

d'une frange faite avec les cheveux de leurs ennemis tués à la guerre. Par-dessus, ils ont une sorte de mitasses et souvent ils portent par-dessus leur tunique une écharpe faite de peau de vache avec le poil.

Ayant vu un jour présenter un verre de vin à l'un des sauvages, je ne fus pas peu surpris de le voir élever son verre et ses yeux en haut, puis trempant son doigt dans le liquide, en offrir une goutte au ciel, une autre à la terre, avaler le reste en disant : Merci, Maître de la vie, d'avoir mis de si bonne eau sur la terre. A la mort de leurs parents, ils pleurent longtemps, se rasent les cheveux, se font des incisions sur le corps et se barbouillent de noir. Ils ont encore une coutume cruelle et incroyable, qui est de se couper un ou deux doigts de la main à la première jointure, avec les dents. De tous ceux que j'ai vus, il n'y en a pas un seul qui ne fut mutilé de la sorte. J'ignore encore le motif de cette barbare simplicité.

Le 25 juillet, ne voyant pas arriver les Cris, je partis pour aller à leur recherche, accompagné d'un métis du nom de Gabriel Dumont, qui eût la générosité de me conduire et de me suivre pendant cette mission qui dura un mois. M. Bonaid, commandant d'Emonton, me procura, avec sa complaisance ordinaire, des provisions pour tout le voyage. Après quatre jours de marche, nous atteignîmes le lac Mauves, où nous trouvâmes cinq familles de Métis, qui se montrèrent très dociles à mes instructions et se confessèrent. Après quatre jours d'exercices religieux, je les quittai à leur grand regret, et un sentier bien tracé me conduisit à la loge d'un métis appelé Paul Durand. Il avait embrassé depuis un an les erreurs Wesleyennes et y tenait beaucoup, ainsi que sa nombreuse famille. La grâce divine triompha cependant des mille obstacles que l'erreur opposait aux lumières de la vraie foi. « Il est donc certain, disait-il, que je ne peux pas me sauver dans la religion que je suis. Que lui disais-je ? Il est certain que vous ne pouvez pas vous y sauver, puisqu'il n'y a qu'un troupeau, qu'une foi et qu'un baptême. Eh bien, dit-il, je veux aussi moi me sauver, je veux être des vôtres, puisqu'il n'y a que vous autres qui soyez dans le vrai chemin. Le jour suivant, j'envoyai mon guide à la recherche des Cris qui, selon les apparences, ne devaient pas être bien éloignés. Il revint deux jours après, accompagné de trois sauvages qui venaient m'inviter à aller visiter ceux de leur nation, me promettant qu'ils écouteront la parole évangélique. Il y avait, disait-il, à leur camp, une jeune fille si malade qu'elle ne serait pas vivante à mon arrivée. Cette nouvelle m'affligea,